

Du condottiere de presse au turlupin politique, de l'étoile à l'astre éteint

Jean-Jacques Servan-Schreiber.

L'homme qui a révolutionné le paysage de la presse écrite française en fondant «L'Express» est mort dans la nuit de lundi à mardi. Auteur du «Défi américain», il y fustigeait les lenteurs du Vieux Continent sur les chemins de la technologie. Député, brièvement ministre, sa carrière politique ne connut pas le succès de son œuvre éditoriale

François Gross

*JJSS le pressent:
le modèle à suivre
est américain, et l'Europe ne peut aller de l'avant qu'en
s'en inspirant*

La brume était, ces dernières années, tombée sur ce qui fut l'un des esprits les plus vifs d'un pays où l'espèce ne manque pas. Jean-Jacques Servan-Schreiber fut une star dans la France de l'après-guerre. L'étoile s'est éteinte mais le parcours accompli resplendit encore d'une lumière contrastée.

D'être né avec, dans la bouche, une cuiller en or lui a procuré des avantages au départ. Son père est codirecteur d'une publication économique et financière, Les Echos . Il fréquente les notables de la IIIe République. Adolescent, Jean-Jacques Servan-Schreiber observe ce petit monde qui s'effondrera quand il aura quinze ans.

La guerre finie, il sort de Polytechnique. Les métiers auxquels prépare l'établissement de la colline Sainte-Geneviève ne l'attirent pas. Il se présente au Monde . Le fondateur de ce qui est, à l'époque, le quotidien de la rue des Italiens l'engage. Dans une équipe disparate qui s'est établie dans les meubles du Temps , organe du grand patronat, il se distingue très vite comme un flamboyant éditorialiste de politique étrangère. Son panache est à l'étroit dans l'ambiance austère des lieux. La France est alors engluée dans la guerre indochinoise, incapable d'émanciper pacifiquement son empire colonial. Elle peine à sortir de l'après-guerre, à adopter un rythme et un style de vie inspirés de ce qui explose aux Etats-Unis. Car Jean-Jacques Servan-Schreiber le pressent: le modèle à suivre est américain, et l'Europe ne peut aller de l'avant qu'en s'en inspirant. Ces convictions jurent avec le ton dominant dans la maison dirigée par Hubert Beuve-Méry.

Quand, le 18 juin 1954, Pierre Mendès France devient le président du Conseil d'un gouvernement élu sur la promesse de sortir le pays du guêpier indochinois, un très jeune journal, fondé une année auparavant par Jean-Jacques Servan-Schreiber et Françoise Giroud, lui apporte un soutien sans réserve. Tout ce qui est jeune et impatient de nouveauté cherchera bientôt dans cet organe de presse ce qu'il ne trouve pas ailleurs: une ouverture sur la nouvelle vague cinématographique, des audaces sulfureuses, une curiosité sans œillères, le tout emballé dans un style nerveux, moins respectueux des manières empesées de la presse parisienne d'alors.

Se faisant quotidien pour épauler le Front républicain lors des élections de 1956, L'Express va devenir le premier news magazine français quand Mendès France quitte un gouvernement Mollet enlisé dans la guerre d'Algérie.

C'est l'époque où Jean-Paul Sartre, Albert Camus, Gaston Defferre, maire socialiste de Marseille, François Mitterrand se croisent à la rédaction et y rencontrent François Mauriac. Le vieil académicien chuchote avec délice qu'il a son domicile au Rond-Point des Champs-Élysées, au Figaro , et sa garçonnière plus haut, à L'Express . Depuis novembre 1953, son Bloc-notes y est accueilli chaque semaine. A l'égard de son grand aîné, Jean-Jacques Servan-Schreiber aura, dans un premier temps, des attentions filiales. La brouille viendra plus tard, quand le directeur de L'Express aura traité de Gaulle de «canaille».

Innovateur, créatif, visionnaire quand il distingue très tôt l'avenir de l'informatique, le patron de presse despote et séducteur est en passe de muer. Il divorce de Madeleine Chapsal, met Françoise Giroud, son amante, au bord du suicide, se détache du magazine et lorgne du côté de la politique. Il caracole sur l'immense succès de son livre Le Défi américain , programme de son ambition pour la France. «Kennedyllon», écrira cruellement de lui François Mauriac. Il quitte un rêve réalisé pour une utopie mégalomaniacque: être le magicien transformant la citrouille gauloise en carrosse de la Silicon Valley. Il s'empare à la hussarde du Parti radical en déshérence, arrachant à Charles de Gaulle ce jugement: «C'est une opération radicalement radicale en ce sens qu'elle est bâtie sur le mensonge.»

Il enlève au pas de charge le siège de député nancéen, se parachutant dans une Lorraine qu'il ne sauvera pas d'une plongée au plus profond de l'enfer des mutations économiques; jouant les mousquetaires, il prend une déculottée à Bordeaux contre le maire Chaban-Delmas. Il est imposé par le président Giscard d'Estaing comme ministre des Réformes dans un gouvernement de Jacques Chirac. Ayant déploré la reprise des essais nucléaires, il en est débarqué peu après par un premier ministre enchanté de se débarrasser de ce «turlupin».

Isolé par ses adversaires, oublié par nombre de ses amis, exilé aux Etats-Unis, JJSS finit dans la pénombre une existence aux clairs-obscurs marqués: ascension fulgurante dans le journalisme engagé, innovation dans l'édition de presse avant un flop politique qui assombriera des vieux jours tôt commencés.

Jean-Jacques Servan-Schreiber et Françoise Giroud. Le politicien annonce ce jour-là qu'il n'est pas candidat à la présidence de la France.

16 avril 1974

keystone/rue des archives/robert cohen

© Le Temps, 2006. Droits de reproduction et de diffusion réservés.